

LE TRAUMATISME A GRANDE ÉCHELLE : QUELS MOTS POUR DIRE L'IMPENSABLE ?

Par Jeanne Defontaine

Dans les nombreux films et documentaires télévisuels ou cinématographiques produits autour de la Shoah nous sommes frappés par les émotions éprouvées face aux procédures d'extermination mises en place lors de la dernière guerre mondiale, effarés au vu de la vie dans les camps de concentration, bouleversés par les interviews divers des quelques victimes qui ont survécu au carnage, sidérés par la perversité banalisante de certains personnages ayant participé de près ou de loin à ce massacre organisé. Autant d'événements qui ont bouleversé les assises de la pensée.

L'émotion déborde au point que nous n'avons pas de mots pour penser ce qui se passe sous nos yeux de téléspectateurs ou de cinéphiles et pour donner sens également à un pan entier de notre histoire car tout cela semble dans l'après coup impensable : les spectacles de la tuerie organisée sont insupportables. L'émotion est sidérante, tellement puissante que nous semblons ne pas disposer de la distance suffisante pour comprendre ce qui à mes yeux constitue un monumental traumatisme collectif.

Un autre aspect important de notre attitude spontanée face à ce désastre, c'est de mettre le couvercle sur l'horreur : camoufler la honte et l'humiliation pour nos aïeux d'avoir subi (ou infligé) de telles tortures : face à la souffrance que nous imposent de tels souvenirs, un interdit de penser et de mémorisation se met en place.

Nous avons de grandes réticences à interroger notre histoire contemporaine car elle véhicule un cauchemar, celui de prendre conscience de ce que l'homme peut faire à l'homme.

Aussi nous faut-il dépasser une certaine forme de désaveu celui qui consisterait à faire comme si rien de tout cela n'était advenu ou comme si il n'y avait rien à penser concernant ce passé encore proche.

Il apparaît clairement que le temps est venu pour nous de pouvoir surmonter l'infamie face à ces atrocités, la lâcheté d'avoir laissé faire pour les uns, la honte d'avoir survécu pour d'autres ! Comment parvenir à dépasser le sentiment d'inquiétante étrangeté face à ce traumatisme à grande échelle sinon par la parole et par l'écrit ?

Il s'agit donc de trouver les mots adéquats, pour qualifier, élaborer dans un discours cohérent ce qui a relevé de l'horreur vécue lors de la dernière guerre mondiale, horreur qui jette un discrédit sur le genre humain.

A la recherche de nouveaux concepts :

Dans son article sur « Les lieux du traumatique » destiné au congrès de Jérusalem, Eva Weil se pose la question de savoir « si nos concepts, nos notions, nos conceptions telles que nous les met à la disposition la psychologie et la psychopathologie courantes sont suffisantes pour serrer de près des faits nouveaux. »

Il s'agit bien évidemment des incidences de la SHOAH sur la mentalité collective et sur notre fonctionnement mental.

De nouveaux concepts deviennent parfois nécessaires pour rendre compte d'une réalité sociale mouvante qui dépasse l'imagination et crée de profondes turbulences externes autant qu'internes.

En effet, ne devons nous pas trouver de nouveaux concepts pour rendre compte d'événements de l'histoire qui n'ont pas encore trouvé matière à être nommés mais qui ont une forte incidence sur notre monde actuel ?

Par exemple les notions de perversion narcissique, celle d'incestuel ou de meurtriel développé par Racamier et ses élèves à partir de la psychose pourraient elles rendre compte du malêtre actuel qui frappe les institutions, le monde du travail et les familles ? de même que ce malêtre

nous conduit à devoir modifier notre clinique la faisant sortir du champ de la névrose pour couvrir davantage le champ du traumatique ?

L'espace du traumatique s'origine dans une violence d'état ou de groupe qui s'est exercée sur des êtres humains en fonction de leur appartenance, cet espace semble en effet s'être élargi.

Je voudrais apporter ma contribution pour explorer cette difficulté à dire ce changement à travers l'usage de certains concepts celui d'Antoedipe qui nous vient de P.C Racamier et à partir du travail de réflexion qui a été poursuivi après sa mort sur la pathologie de la famille et du groupe. Travail qui a conduit à réfléchir sur la détérioration des liens, la violence des relations humaines et a mené à la production de concepts tels que ceux de perversion narcissique, d'incestuel ou de meurtriel.

Tout cela correspond à une certaine évolution du socius qui n'est pas étranger à notre histoire et aux affres que nous avons traversées lors de la dernière Guerre mondiale et dont nous nous sommes fait l'écho dans l'introduction.

La question que nous nous posons est de savoir comment plusieurs nations au cours de l'histoire des cent dernières années ont projeté d'anéantir tout un peuple ?

Le travail de non analystes (M.Leibovici et A.Roviello) autour des écrits de Hanna Arendt à propos du procès d'Eichmann a suscité cette réflexion.

Ce procès interroge le sens du projet d'extermination d'un peuple entier : c'est la perversité à l'égard des victimes qui le caractérise et bien sûr, la banalisation du mal extrême.

Durant ces années noires, le gouvernement totalitaire mis en place ne s'est pas contenté de transgresser les lois, il a aboli la dimension de la loi en identifiant sa source à la volonté du Führer pour prendre le contrôle de toutes les institutions qu'il ne dissout pas mais pervertit de l'intérieur.

L'étude de la personnalité d' Eichmann par Hanna ARENDT nous permet d'approcher la perversité humaine. C'était en effet un des principaux organisateurs du crime qui était au centre de ce régime dont le but ultime était l'extermination des juifs. Arendt ne cesse d'insister sur le caractère sans précédent des crimes nazis qui résume le meurtre légalisé contre des êtres ayant statut d'humains.

Elle s'est efforcée de saisir la nature de cette perversion, nouée entre le banal et ce crime. Elle signale la banalité qui se caractérise par une absence de pensée qui est un auto détournement volontaire du jugement ayant pour fin de nier la dimension féroce de l'exaction. Elle s'avère une des conséquences majeure du traumatisme.

A travers Eichmann, nous avons le modèle d'un certain type de fonctionnement mental à l'œuvre dans l'exercice de la perversité qui s'infiltré toujours davantage dans les relations intersubjectives mais également dans les institutions et au sein des entreprises : les textes de Christophe Dejours en sont témoins. Issu du traumatisme, ce fonctionnement pervers engendre et diffuse le traumatisme. Nous noterons au passage sa dimension de circularité.

Pour Arendt, Eichmann n'était pas un pâle criminel de bureau mais quelqu'un qui ne vivait que pour son idée et qui considérait que ses sentiments n'avaient pas à interférer avec ses actes en cas de conflit avec ses idées.

Nous évoquons volontiers une personnalité clivée dont l'aspect essentiel relèverait de la perversion.

Nous connaissons le lien que Maurice Hurni et Giovanna Stoll ont établi entre « la pensée opératoire » concept de Pierre Marty et les mécanismes présents dans la perversion narcissique. C'est en cela que le travail d'Arendt nous intéresse, car elle met en avant, à un point extrême, des mécanismes présents dans ce que notre groupe (l'APAOR) et notamment Jean Pierre Caillot a qualifié par la suite de meurtriel mais que l'on peut retrouver à divers degrés dans le fonctionnement de certaines familles et couples, voire d'institutions.

Eichmann est vu sous un angle double : c'est soit le bureaucrate insignifiant qui s'incline devant les ordres reçus, soit un homme très intelligent mais qui fait preuve d'une absence totale de pensée.

Cet homme s'avère imperméable à la gravité de son crime : aucune expression de la haine des juifs, aucune expression de regret ou de remords ou seulement le sentiment d'avoir fait le mal. Aucun intérêt pour la souffrance humaine. Il est insensible à l'idée d'avoir accompli un assassinat collectif et ne manifeste aucune culpabilité. André Green parlerait volontiers de déni de la réalité psychique interne.

En l'occurrence Donald Meltzer nous permet de comprendre ce clivage entre l'intelligence et la pensée car il oppose de façon pertinente la pensée de l'ordinateur qu'il distingue de la pensée véritable qui, elle, s'origine dans les émotions.

Eichmann essaie de montrer qu'il n'est pas nazi. Il se montre comme un citoyen intègre discret et apolitique, un idéaliste « un homme qui vit pour avoir son idée » et qui peut tout sacrifier à cette idée. Pourrait-on y voir là quelque chose qui relève d'une idéologie délirante ?

Maurice Hurni évoquerait à ce propos sa conceptualisation propre au « délire dans le réel » ?

Les mots utilisés lors de son procès mettent l'accusé à distance de l'extrême violence avec laquelle la solution a été mise en oeuvre pour laisser place à la joie d'avoir participé en première ligne au mouvement de l'histoire.

Il n'y a pas chez lui de pulsion antisémite ou sadique ou humiliante mais l'enthousiasme, la ferveur d'avoir contribué à l'édification d'un nouveau monde nettoyé de ses ennemis.

Il semble habité par le souci de réaliser une fin sans préoccupation morale ou affective des moyens à utiliser pour le faire. C'est un homme coupé de ses émotions.

Pour Arendt, il ne s'agit pas d'un antisémitisme banal basé sur l'idée que les juifs ont tué le Christ. Mais cette idéologie s'appuie sur le fantasme que les juifs sont la clé de l'histoire et donc la cause principale de tous les maux du monde en général et des allemands en particulier.

Plutôt que de parler de fantasme, comme le fait Arendt, il vaudrait mieux parler ici de fantasme-non-fantasme. Cette notion produite par Racamier se différencie du fantasme par le fait qu'elle est paradoxale : les juifs sont la clé de l'histoire, mais ils sont aussi considérés par leurs bourreaux comme la lie de l'humanité. En second lieu, cette notion se différencie aussi du fantasme par un autre trait car si le fantasme est une figuration, le fantasme-non-fantasme est à la fois figuré et agi, car si le fantasme est psychique le fantasme-non-fantasme est à la fois psychique et comportemental. La conclusion est qu'en vertu de ces aspects paradoxaux lié au fantasme-non-fantasme antisémite, pour Eichman il faut régénérer le monde en exterminant sans passion ni compassion tous les juifs.

Avec cette approche de la criminalité, nous avons le modèle porté à l'extrême d'un fonctionnement pervers narcissique aux effets délétères, fonctionnement que nous pourrions retrouver à minima dans les attaques antisémites qui ne cessent de remplir les colonnes des journaux ces temps derniers car dans cette sorte de criminalité il y a un gradient, mais les ressorts sont toujours les mêmes.

Le rapport à la loi, quelles lois ?

Eva Weil aborde les dégâts commis par la Shoah à travers la destructivité : celle d'une atteinte du pare-excitation au niveau de l'individu comme au niveau du collectif lors de la grande Guerre mondiale : Ce qu'elle ajoute c'est que cette attaque du pare-excitation a enfreint « les règles écrites et non écrites, » tout ce qui est interdit comme l'atteinte des biens de son prochain en toute impunité, l'atteinte à la vie d'autrui, l'atteinte à la dignité humaine : il est question de la transgression des lois écrites et en cela on peut bien sur évoquer cette menace d'écroulement des tables de la loi, évoquée par Freud dans l'admirable commentaire du Moïse de Michel Ange, mais il est question aussi des règles non écrites mais inscrites en chacun de nous, en particulier la violation de cette règle majeure, à savoir la prohibition de l'inceste dont Levi- Strauss affirme qu'elle spécifie notre humanité.

Cette violation de la loi fondamentale qui interdit l'inceste et le meurtre est présente dans le spectacle de la horde primitive évoquée dans Totem et Tabou. Figuration qui ne serait autre que l'expression de l'antœdipe pathologique. Paradoxalement le passage à l'Oedipe se ferait par le meurtre des fils unis pour mettre fin au pouvoir tyrannique de ce père-non-père qui jusqu'alors avait fait régner sa dictature sur la horde.

Le leit-motiv des criminels nazis se résume en ces mots : « j'ai obéi aux ordres » ; pour Eichmann obéir aux ordres c'est obéir à la loi, or en fait la loi c'est la volonté du führer. Il faut préciser que cette obéissance au tyran exclut tout sentimentalisme lié aux liens de famille, d'amitié ou d'amour. Le sujet s'est totalement coupé de sa vie émotionnelle, il est habité par la volonté d'un autre extérieur à lui.

Dans l'état totalitaire une distorsion a joué sur le sens du mot loi. La loi fait référence à la définition de Kant selon laquelle chacun de nous a un principe intérieur qui dicte notre action. Ici le principe est extérieur c'est le führer. Chez Kant, la Loi fait référence à un sujet qui est porteur en son intériorité d'un principe universel. La loi a une dimension d'universalité, celle de l'éthique qui l'oppose aux lois contingentes propres à un système social particulier.

Mais lors de la grande guerre mondiale les individus qui composent le groupe renoncent à leur faculté de jugement, ce qui semble remettre en question le principe kantien à priori pur de la loi morale. Pour nous analystes, il semble plus sage d'évoquer en chacun l'existence d'un surmoi interdictif et protecteur qui incarne l'autorité mais qui n'est pas universel comme Kant a pu l'estimer car notre sens clinique nous met en présence du fait que ce surmoi chez certains et dans certaines conditions est en totale faillite. Les idéologues nazis ignorent la différence entre le bien et le mal entre le juste et l'injuste. C'est le règne d'une absence de surmoi ou de l'existence d'un surmoi déviant, totalement envieux, destructeur du moi. Cette formation que Racamier a nommé Surantimoi. Ce surantimoi est une formation pathologique au caractère paradoxal, comme le souligne J.P Caillot « Il interdit le plaisir licite, encourage l'excitation incestueuse ou meurtrière et ne supporte pas le déplaisir de la frustration nécessaire ; à la fois il interdit tyranniquement et excite incestueusement. »JP Caillot

P49, « Le meurtrier , l'incestuel et le traumatique. »

Eichman ne se pose pas la question entre ce qu'il faut croire ou ne pas croire. C'est en cela qu'il est pervers car le problème de la vérité ne se pose pas pour lui. : on entre dans le registre de la conviction délirante. Racamier ne dit- il pas que le pervers ne se soucie pas de la vérité ?

Ce criminel se dit qu'il sauvera sa peau à condition de ne pas se poser de questions. Il est dans la non pensée et oscille entre crédulité et cynisme. Ce qui importe c'est le résultat et peu importe les moyens mis en œuvre pour y accéder.

Eichmann ne cherche pas à se conformer, il ne cherche pas à comprendre et ne veut pas comprendre : il est dans le conformisme le plus absolu sans aucune distance.

En psychanalyse on évoquerait l'impossible accès à une quelconque conflictualité interne : ce qui renvoie à l'idée de promouvoir l'anti-pensée. On peut parler de folie collective au sens où Racamier a parlé de folie familiale.

Vers l'incestuel :

L'impact de la Shoa est d'avoir porté atteinte aux liens familiaux en raison des traumatismes suscités par cette extrême violence : ce qui a eu des conséquences sur les générations qui ont suivi : celles de deuils impossibles à faire et de l'incestualité qui en sont les conséquences.

Beaucoup de ces familles sont qualifiées d'incestuelles en raison de leurs défenses affirmées contre l'oedipe, défenses qui ne sont autre qu'un renforcement pathologique du lien entre les descendants : ceux qui ont survécu à ce séisme. Les relations intersubjectives qui les soutiennent portent la marque de deuils gelés et de l'impossible séparation, de liens qui au cours des années peuvent dégénérer pour devenir des ligatures.

Eva Weil a bien souligné l'existence de ces deuils impossibles à l'origine de pathologies graves. Avec la Shoa, l'incestuel franchit une étape celle du meurtriel, celle au-delà de laquelle la violence sous toutes ses formes a libre cours car le prix d'une vie ne compte pas.

Face aux malheurs qui ont frappé certaines familles, les liens se sont resserrés parfois de façon extrêmement morbides jusqu'à susciter des formations antoedipiennes pathologiques de plus en plus nombreuses.

Ce traumatisme à l'échelon mondial a transformé les mentalités installant un mode de fonctionnement paradoxal qui a pour corollaire l'irreprésentabilité.

« Le fantasme non fantasme antoedipien pathologique occupe la place du fantasme oedipien. Les agirs mégalomaniaques et l'excitation antoedipiennes pathologiques court circuitent le fantasme, c'est à dire l'affect et la représentation traumatiques, insoutenables »JP.Caillet p 23. Le meurtriel, l'incestuel et le traumatique.

Aussi ce n'est plus le modèle oedipien, l'organisation oedipienne qui régit nombre de familles et les relations intersubjectives au sein de la famille

La shoa a détruit l'humain en détruisant la famille ; l'évocation d'antoedipe met l'accent sur la confusion, la transgression de toutes limites susceptibles de réguler les relations entre individus. Au sein d'une famille antoedipienne la folie réside dans le fait que n'importe qui peut occuper n'importe quelle place. Avec Antoedipe c'est le règne de la confusion des places, confusion des sexes, confusion des générations, nous ajouterons la confusion des morts et des vivants. Sans compter les dégâts commis sur les générations qui ont suivi. On mettra aussi sur le compte d'Antoedipe ce que dit Eva Weil a dit propos de la scène primitive dénaturée, nous pouvons souligner quand à nous que le fantasme central d'Antoedipe est de se « de se mettre avant les parents , de les rendre inutiles » ceci a une incidence profonde sur l'identité de chacun, voire sur son fonctionnement mental. En effet, ce fantasme d'autoengendrement n' a pas pour but de changer la scène primitive mais vise plutôt à l'annuler.

Le paradoxe serait qu' à l'origine de la vie, il y a la mort. Antoedipe c'est la confusion du mort et du vif.

Un autre aspect des dégâts commis par la Shoa c'est la rupture des enveloppes intersubjectives qui conditionnent l'identité de chacun.

Paradoxalement, pour qu'un lien soit possible, il faut qu'un espace s'instaure entre chaque personne ce qui permet la relation. L'intersubjectivité apparaît comme la condition du lien social. Quand on évoque les juifs entassés dans ces wagons de la mort ou qu'on a cette vision d'horreur des charniers, nous évoquons un magma sans visage. Il n'y a plus de différenciation entre les personnes. N'oublions pas que le mot personne renvoie originellement au masque, au visage. Les victimes de la shoa n'ont plus de visage, elles ont perdu leur statut de personne.

Il y a avec la Shoa une transgression de la spatialité intime de chacun que l'on retrouve dans le concept de transsubjectivité qui implique un empiètement des espaces individuels.

Didier Anzieu a suffisamment souligné l'importance du double interdit du toucher (sexuel et violent), pour lui accorder un statut équivalent à l'interdit de l'inceste et pour nous conduire à l'idée que l'atteinte violente du corps de l'autre fait passer de l'oedipe à l'antoedipe.

Une des conséquences, c'est la rupture des enveloppes intersubjectives qui conditionnent l'identité de chacun, cette transgression c'est la transsubjectivité. Le transsubjectif c'est la violation de l'espace psychique intime, son empiètement. Avec l'idéologie nazie, la reconnaissance de l'altérité est battue en brèche, non seulement parce que le juif perd son statut de personne mais également parce qu'il a perdu son individualité, parce qu'il a perdu son enveloppe et qu'il devient un numéro matricule.

L'espace personnel de chacun est perpétuellement intrusé, comme les nazis effractaient les maisons pour en expulser les habitants pour les conduire à la mort et spolier leurs biens.

Toujours dans le cadre de la spatialité il faudrait maintenant évoquer celui de la spatialité interne de la distance nécessaire de soi à soi nécessaire pour juger de la qualité de nos actes.

L'agir exclut toute réflexion et toute référence à l'instance tierce qui nous habite.

Ceci nous conduit à une interrogation sur les conditions de la possibilité d'un acte libre.

La liberté ne peut se réduire à des comportements, elle réside dans un écart, celui qui rend possible une présence du soi à lui-même. C'est ce retour sur soi, ce libre examen qui fait défaut dans la perversion.

L'effondrement moral

Les juges de Jérusalem étaient désarçonnés par le fait qu'Eichmann avait eu parfaitement conscience de ce qu'il avait fait, mais jamais et en aucun cas il n'a pu reconnaître que ce qu'il a fait était mal.

Ce pervertissement de la conscience c'est ce que Arendt nomme « effondrement moral » effondrement en effet que les nazis provoquèrent dans une société européenne cultivée.

Quant à Eichmann il a vu les endroits vers lesquels les convois étaient dirigés ; il savait ce qui attendait les déportés. Il en était profondément choqué. Il ne présentait pas de dérangement mental. Toutefois quand on a parlé de remords il a dit « le remords c'est bon pour les petits enfants ». Dans cette remarque, l'élément pervers est présent sous la forme de la disqualification. Il connaissait parfaitement la nature criminelle de ses actes. La loi de Hitler exigeait que la voix de la conscience dise à chacun « tu tueras » même si les organisateurs du massacre savaient parfaitement que le meurtre va à l'encontre des désirs normaux de la plupart des gens. On peut reconnaître ici quelque chose qui relève du clivage présent dans la psychose et pourtant Eichmann était-il psychotique ? On peut seulement souligner la proximité de la psychose paranoïaque et de la perversion narcissique.

Nous pouvons dire que la situation totalitaire provoque cet effondrement de la conscience. Celle-ci disparaît quand le contexte sociétal ne la soutient plus.

La psychologie morale et le droit pénal sont fondés sur le postulat que chacun a en lui sous forme d'évidence la capacité de distinguer le bien du mal, le juste de l'injuste : l'idée qu'entre la loi morale et la loi du pays c'est à la première qu'il faut obéir en premier.

Durant ces années noires, on assiste à un véritable effondrement de toutes les normes établies de la vie publique et privée. Cette emprise du social a bouleversé jusqu'au fond des consciences individuelles.

J'évoquerais quant à moi un fait d'observation courante dans la pratique analytique actuelle : le pervertissement du surmoi qui se fait l'ennemi du moi et que l'on trouve assez fréquemment dans certaines pathologies borderline. Cela n'est pas sans évoquer le tyran interne qui loin d'aider le moi à se développer en devient son pire ennemi. C'est l'avènement qui selon Racamier a pour nom Surantimoi, une dégénérescence du surmoi qui devient sadique, envieux et pervers et dont l'objectif est d'attaquer le moi. C'est une instance dont on a du mal à se dégager tant au niveau collectif qu'individuel.

Vers un secret de famille : le rôle de la répression :

Face à ce moment terrible de notre histoire, ce qui est évoqué c'est l'abolition du souvenir et de l'histoire. Perec évoque cette commodité que peut représenter pour un enfant issu de la Shoa cette pensée blanche, ce non souvenir pour ne rien éprouver, pour ne pas souffrir. D'aucun parlerait de démentalisation ; Claude Janin évoque « la perte des archives internes ». Nous sommes bien dans l'univers du secret qui a quelque chose de commun avec le phénomène de répression. Voici ce que Eva Weil en dit : « L'absence de référence à l'événement Seconde Guerre Mondiale et aux génocides dans ces cures nous semblerait plutôt être situé dans des espaces de « désaveu » pour reprendre la formulation d'Haydée Faimberg. »

Ce qui fait l'objet du meurtre c'est de tuer la pensée, tuer le souvenir.

Comme dans les secrets de famille. L'évocation de ce passé douloureux a fait l'objet d'une sorte de tabou qui pour moi évoque le phénomène de répression. A la différence du refoulement qui produit des rejets du refoulé : quelque chose qui soit susceptible de produire des rêves ou des fantasmes, nous avons ici une pensée blanche : l'absence de

production et de créativité crée un univers mental stérile et dépourvu de relief. L'opérateur prend le dessus ! Eva Weil évoque « l'apparition de l'insensibilité ou d'anesthésie, propriété de cette écorce et de noter ainsi que la partie brûlée laisse quand même passer une certaine quantité d'excitation, fut-elle faible ». Ne pourrions nous évoquer ici le mouvement de survivance face à la menace d'anéantissement qui a lieu dans les situations particulièrement traumatiques ?

Le meurtriel :

Pour terminer j'évoquerai le meurtriel qui constitue une forme achevée de violence dans les relations humaines et indique l'impact de la pulsion de mort dans un fonctionnement familial antoedipien. Toutes les formes de violence physique s'y retrouvent ainsi que des manœuvres perverses de disqualification massive qui manifestent la place importante de la perversion narcissique. Le meurtriel s'origine dans une situation où le traumatisme sévit c'est à dire dans un contexte de relations familiales perverses pour devenir en quelque sorte une norme et non pas, comme on l'a toujours cru un accident. Cette découverte de Maurice Hurni et Giovanna Stoll bouleverse entièrement cette conception classique selon laquelle il n'aurait lieu qu'une fois. Dans un certain contexte ces auteurs le qualifient « comme une sorte de poison toxique paralysant le psychisme, sa créativité et son développement » et cela de façon continue à la façon d'un mal dévorant.

La question se pose de savoir si cette croissance du négatif qui se manifeste dans nos consultations et dans le socius ne serait pas tout simplement l'héritage légué par la Shoa ? Ne pourrait-on pas dire que l'exercice de la perversité telle qu'on peut la voir à l'œuvre dans les formes tyranniques du totalitarisme apporte un éclairage propre à mieux saisir l'impact du traumatisme au sein des relations inter et transsubjectives dans le couple la famille et l'institution ?

Paris le 27 février 2020
Jeanne Defontaine
Membre titulaire de la SPP
Membre de l'APAOR
13 rue Jean Beausire
75004 Paris